

CES INTERPRÈTES QUI RENDENT LA PAROLE AUX EXILÉES

Après le parcours migratoire, souvent difficile, débute l'exil: une interprète communautaire raconte l'isolement qui menace les femmes, mais aussi les obstacles culturels et la vulnérabilité face aux violences.

La voix de l'exil, et ses souffrances indicibles, Sanije Sopa l'entend depuis vingt-cinq ans. Avec les 153 autres interprètes communautaires de l'association Appartenances, qui accompagne depuis 1993 les personnes migrantes dans le canton de Vaud, elle tente de faire le lien entre les professionnel·les de la santé, du social et de l'éducation, et les personnes migrantes qu'elle accompagne. Quel que soit leur parcours, et leurs atouts ou handicaps migratoires, «pour toutes, la plus grande difficulté est celle de la langue». Pour les femmes qui vivent dans une ville et «qui ont pu trouver des places de crèches pour leurs

enfants», l'accès à des cours de français est facilité. Les autres sont plus menacées d'isolement. Et elles développent souvent, observe Sanije Sopa, «une très mauvaise image» d'elles-mêmes: «Elles se voient bêtes dans le regard des autres.»

Quand surviennent des violences conjugales, la vulnérabilité des exilées redouble. «Soutenues par Profa ou le service d'aide aux victimes LAVI, certaines accèdent à des centres tels celui de Malley-Prairie. Mais beaucoup subissent en silence, raconte Sanije Sopa. Même victime, une femme peut être renvoyée dans son pays. Pour oser mettre un terme à la violence, avoir un permis est déterminant.» Elle évoque cette femme qui s'est occupée jour et nuit pendant des années de son mari malade et violent, et découvre lorsqu'elle veut le quitter qu'il n'a jamais fait la demande de regroupement familial.



«Pour oser mettre un terme à la violence, avoir un permis est déterminant» Sanije Sopa

Clandestine, elle n'osera pas prendre le risque d'être renvoyée.

L'isolement empêche aussi de trouver refuge quelques jours chez des proches, le temps d'apaiser une situation ou d'envisager la suite. «S'adresser à l'Etat ou à la police est une étape difficile quand on est précaire», rappelle Sanije Sopa. «Ce n'est pas non plus habituel dans toutes les cultures. Chez nous, au Kosovo, les problèmes de violences conjugales ont toujours été réglés par l'intervention d'une personne médiatrice, qui cherche une issue 'par le haut' pour les deux familles. Des femmes me disent 'Je n'ai pas entamé de démarches car je ne voulais pas salir l'honneur de la famille'.»

La possibilité de s'exprimer est déterminante pour trouver un emploi – et donc pour conserver certains permis. Sans travail et/ou sans permis, les femmes sont d'autant plus assignées à une parentalité qu'elles n'exercent par-

fois qu'avec peine: «Nous les accompagnons dans leurs rendez-vous avec les établissements scolaires, pour les aider à retrouver leur statut de maman à part entière, apportant tout leur savoir. Cela évite aussi que les enfants ne soient trop parentalisés.» Sanije Sopa soutient aussi beaucoup de femmes dans les méandres des diagnostics médicaux ou le suivi de leurs grossesses – et les escorte parfois jusqu'à la salle d'accouchement quand elles sont sans famille.

Comme interprète, Sanije Sopa ne traduit pas seulement des langues mais des cultures. Elle-même a quitté le Kosovo en 1985, elle aussi a eu le souffle coupé par l'exil. Elle en est convaincue, les mots soignent les maux. Emue, elle rapporte les termes de cette femme victime de viols collectifs durant les guerres d'ex-Yougoslavie: «Vos paroles ont été de la glace qui a apaisé le feu de mon cœur». **DOMINIQUE HARTMANN**